

Un gros rhume

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **43 (1905)**

Heft 40

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-202706>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

pria d'observation remarquable et un travailleur acharné. Par de nombreuses inventions opératoires et par ses écrits, il atteignit, comme chirurgien, un rang presque aussi élevé que le grand Ambroise Paré.

« Ce nouveau venu s'appelait *Pierre Franco*. Né à Turrier, il fuyait la Provence pour échapper aux persécutions dont les protestants étaient alors l'objet. Réfugié en Suisse, il entra aux gages de Messieurs de Berne et de Lausanne, et resta dans le Pays de Vaud pendant une quinzaine d'années.

» Franco a beaucoup lutté pour arriver à la réputation à laquelle il avait droit, ce qui explique l'épigramme de son premier traité : « Il faut endurer pour durer ».

» Il est désolé de voir le Pays de Vaud infesté de charlatans, de rhabilleurs, de vendeurs de remèdes merveilleux. Ces misérables « sont » cause que la chirurgie est tant méprisée, car « étant ignorants, et se connaissant tels, osent » ce néanmoins, sans aucune crainte de Dieu » n'y d'hommes, entreprendre de guérir toutes sortes de maladies curables et incurables, » moyennant qu'ils puissent attraper l'argent » du pauvre simple peuple, lequel ils séduisent en enchantant par leurs menées et » belles paroles au grand dommage des pauvres patients, qui sont menés bien souvent » à la mort par de tels affronteurs, qui commettent infinies larrecins en mettant en avant » leurs superstitions et charmes et qui souvrentes fois emploient plus de temps à charmer, après qu'ils ont fait un commencement » d'incision, qu'ils ne font en toute l'opération, » détenant cependant le pauvre patient en lan-gueur. »

» Franco ajoute avec finesse que si les médecins et chirurgiens étaient plus instruits, il y aurait moins de charlatans.

» Oculiste renommé, Franco excellait dans l'opération de la cataracte, qui lui paraissait « la plus plaisante » de toutes. Avec lui commence la série des savants ophtalmologistes qui ont honoré et qui honorent notre pays.

» L'illustration chirurgicale du XVII^e siècle est *Guillaume Fabrice*, de Hilden, près Dusseldorf. Né en 1560, il étudia à Genève, chez Griffon, qui se rendit célèbre par la manière dont il refit le nez d'une jeune fille mutilée par son amant. Fabrice réside à Lausanne de 1596 à 1598, puis de 1600 à 1602 ; il a son pied à terre à Payerne de 1602 à 1611, s'établit pour la troisième fois à Lausanne, de 1611 à 1614, se fixe cette année-là à Berne, où il est mort en 1634.

» Sa femme, Marie Colinet, de Genève, excellait dans l'art des accouchements. Elle était aussi fort habile dans la pratique de la chirurgie. C'est elle qui, la première, eut l'idée d'extraire de l'œil d'un patient une paillette d'acier à l'aide d'un aimant.

» Fabrice de Hilden a contribué à la prospérité de Lausanne en y attirant un grand nombre de personnes atteintes de maladies des yeux. C'était un opérateur très habile, un inventeur d'instruments spéciaux, et il fut le premier à extirper le globe oculaire pour les lésions cancéreuses.

» En 1596, d'après une notice de M. Benjamin Dumur, Fabrice de Hilden extirpe une tumeur cancéreuse dont Claude de Lutry, dernier mayor (maire) de cette ville, souffrait horriblement depuis plusieurs années, et qui s'était logée dans l'œil droit. Pour cette périlleuse opération, on fait aussi venir de Genève le très docte Janus Antonius Saracenus (Sarasin), éminent philosophe et médecin du roi, et de Lausanne, le non moins docte Albertus Roscius, vieux et très expérimenté dans l'art de guérir. Tous deux admettent la nécessité de l'opération, qui d'ailleurs réussit admirablement. »

En dépit des efforts de chirurgiens tels que

Franco et que Fabrice de Hilden, les rebouteurs et les meiges continuèrent longtemps de pratiquer ouvertement. Le 5 juillet 1631, « spectacle » Jean Pécolet, ministre de Crissier, se présente devant le Conseil de la ville de Lausanne, et se plaint de ce que, dans sa paroisse, l'exécuteur de la haute justice (le bourreau) ne cesse d'aller de maison en maison soigner les malades et débiter apparemment des remèdes plus que suspects. Chose curieuse, les hauts seigneurs du Conseil écoutent ces révélations sans trop s'émouvoir et déclarent même tout net « qu'il n'y a là occasion de se scabrer ». Dans des villes importantes, à Berne, à Bâle, et ailleurs encore, on s'accommode de semblable pratique. L'exécuteur sera toutefois invité à se comporter modestement. »

Voyage en Suisse.

Nous étions, une année, en Suisse,
Un ami et moi, son complice,
Ni plus ni moins que deux Anglais,
Quand nous prit cette fantaisie
D'aller voir en leur Valaisie
Ces messieurs crétins du Valais.

Tôt après, par un temps propice,
Nous dévalions à Saint-Maurice,
Pays entre tous merveilleux
Et le chef-lieu du crétinisme,
— S'il faut en croire le tourisme,
Nous ne pouvions espérer mieux.

Nous gagnâmes une guinguette
Où déjà le patron nous guette
En nous souhaitant bon matin.
— « Ces messieurs dîneront sans doute ? »
Nous l'interrompîmes : « Ecoutez !
Trouve-t-on ici des crétins ? »

Mais, lui, fixant comme une cible,
Nos deux visages impassibles,
Hésita, craignant de choisir
La réponse définitive
Qui ferait de nous ses convives,
Ou nous déciderait à fuir.

Enfin, avec un bon sourire
Il prit le parti de nous dire :
Non, messieurs, non. — « C'est malheureux,
Fîmes-nous. — Oui, c'est bien dommage,
Car, afin de leur rendre hommage,
Nous n'étions venus que pour eux. »

Voilà notre bonhomme en peine,
Mais de peur de perdre l'aubaine,
Il reprit : « Restez, par pitié !
Des crétins ! A moins que je meure,
Vous allez en voir tout à l'heure.
Je croyais que vous plaisantiez... »

Alors nous nous mîmes à table,
Tout à coup, un être minable
Entra, fichu comme Scarron,
Torticol, et biele et bancroche,
En lequel absurde fantoche
Nous reconnûmes le patron.

Il joua son rôle à merveille.
Tantôt, il se mordait l'oreille,
Tantôt, se mouchait dans les plats ;
Poussait des gloussements de poule,
Riait comme une femme saoula,
Odieusement aux éclats.

Etant, ce jour-là, d'humeur tendre,
Nous feignîmes de nous méprendre
A cet artifice enfantin,
Sans autrement lui chercher noie.
Plus tard, en réglant notre ardoise,
Nous lui dîmes : « Bravo, crétin ! »

Alors, lui : « J'ai voulu vous plaire,
Ne vous mettez pas en colère,
Mais si vous m'avez bien compris,
Vous saurez donc, jeunes novices,
Qu'il n'y a de crétins en Suisse
Que quand il en vient de Paris. »

(Le Journal de Paris). RAOUL PONCHON.

Lo vèvo que sè remàrye.

L'avai dza zu ètà maryà on coup, Djabram de vè la Fretàre, et vo ropondo que l'ètà tsezà su on crouio mimero. Sa fenna, la Sabine à

Grand, lè lài avai tote fête vère, l'è po vo dere que portàvè lè tsausse et que Djabram failà pas que repipai on mot quand la Sabine l'avai bailli sè z'òdres. Menàve noutron coo quemet on bèo que l'a lo dzào et pas question de sè rebiffai seïn quie gâ la teimpèta que fasai. Assebin Djabram l'avai tot du pacheintà et fère quemet se l'ire à maitre. Mâ lo bon Dieu l'eût pedhi de lo vère dinse soufri et bourmâ sa colère ein catson et on dzo vaicé que la Sabine attrape on coup de frâ que lài tagnai tota l'estoma, et, ma fâi, quauque dzo aprî l'òbliàve de socliâ. Lo pòuro Djabram faliu que restai tot solet et adan ie put coumandâ po lo premi iadzo du bin dâi z'annaie. Ceïn que l'è portant que cliiau tsausse et fasant pardieu bin deïn lo tot vilho teïn, à cliiau que lè z'avant baillâ à lau fenne, de lè fère promenâ pè lo velâdzo, à tseav su on bourrisquo, et veri dau còtè de la tiuva.

Eh bin ! vo le crâira p'tître pas, ma à Djabram, quauque teïn aprî lài faliu onn'aütra pernetta, galéza fêmalla, bouna travaillâosa, ma qu'avai on bocson sa tita assebin. Noutron coo, que l'avai rein zu à preteindre po coumandâ avoué la première, sè djuràve bin que sti coup voliave menâ stasse à l'écourdja. L'irant zu po sè maryà vè lo pètaoosson et du ceïn ào pridzo iò lo menistre lau fasai on petit discou. Lau desai que lo maryâdzo l'ètà quemet na trâbliâ que l'a sè quatro boune piaute et que l'è solida ; mâ, se lài a pas de l'accor, l'è onna piauta de la trâbliâ que sè trosse et ma fâi ie cliiotse, ie brelantse et l'affère va mau. Djabram arâi bin voliu que lo menistre diesse que l'hommo ètà lo lan de clia trâbliâ et que la fenna l'ire lè piautes, dinse l'è l'hommo que dèssai avai la manéance de tot du que lè pllie hiaut que lè piaute. Quand lo menistre ein arreve iò sè dit que l'hommo dusse aïdhi sa fenna, l'amâ tot dâo lon, la dèseinnouyi, l'eintreteni de tot, ma que la fenna « doit être soumise à son mari », Djabram lài fâ :

— Quemet dite-vo ceïn, monsu lo menistre ?
— La femme doit être soumise à son mari.
— Quemet ai-vo de ?
— La femme doit être soumise à son mari, so lài repond lo menistre ein dèveiseint pllie fè, po ceïn que sè crayai que l'autro ire on bocson soriaud. Avez-vous entendu, cette fois ?
— Oh ! mè, iè prâo oïu, mâ, tot parâi, monsu lo menistre, redite-lo vâi oncora on iadzo bin fè, po que ma fenna l'ouïâi bin !

MARC A LOUIS

Un gros rhume. — Ah ça ! Jacques, dit une mère à son rejeton, quelle idée as-tu eue de déchirer ton mouchoir de poche en deux ?
— C'est que j'ai un si gros rhume qu'un seul mouchoir ne me suffit pas.

Ce n'est que le verre. — Dites donc, garçon, cette bière est troublée comme du jus de pruneaux !

— Monsieur fait erreur, c'est le verre seulement qui est un peu sale.

Pour la bonne bouche.

FIDÈLES AU BOUILLI !

Ce n'est pas parce que le roi des gourmets, Brillat-Savarin, n'aimait pas le bouilli que nous voulons y renoncer. Il pensait qu'une viande qui abandonne une partie de ses sucs est incapable de restaurer convenablement. « Le bouilli, c'est de la chair moins son jus », disait-il.

A présent, voilà encore que la science s'en mêle — il faut absolument qu'elle mette son nez, partout, au risque de nous gâter l'existence. — Un docteur vient de faire des expériences attestant — selon lui — que le bouilli est un aliment « non seulement médiocre, mais qui, à la longue, provoque encore une